

« IL EN DONNE AUTANT À SON BIEN-AIMÉ EN SOMMEIL »

- Sur le Psaume CXXVII -

(1) Cantique des degrés. De Salomon.

*Si IHVH ne bâtit la maison,  
En vain qui bâtit peine en elle.*

*Si IHVH ne garde la ville,  
En vain qui garde veille.*

*(2) En vain, pour vous,  
Que d'avancer le lever, que de retarder le coucher,  
Que de manger un pain de labeur :*

*Il en donne autant à son bien-aimé en sommeil.*

*(3) Voici, l'héritage de IHVH : des fils,  
Le salaire : le fruit des entrailles.*

*(4) Comme des flèches dans la main du héros,  
Ainsi le fils de la jeunesse.*

*(5) En marche, le brave qui a rempli son carquois !  
Ils n'ont pas honte quand ils parlent aux ennemis à la porte !*

***La peine et sa vanité***

On estime couramment que la *peine* est une dépense. Ne dit-on pas, par exemple, que telle chose « vaut » la *peine* qu'on met à l'obtenir ? Or, cette valeur de la *peine* est d'emblée mise en cause ici :

*Si IHVH ne bâtit la maison,  
En vain qui bâtit peine en elle...*

*IHVH* n'ajoute pourtant pas sa *peine* à celle de qui *bâtit*. Il *bâtit* bien, lui aussi, mais sans *peine*. Il se rencontre donc avec quiconque *bâtit* dans la même opération, *bâtir*, mais sans que cette opération lui coûte quoi que ce soit.

Si l'on est conduit à penser ainsi, c'est parce que, faute de la coopération de *IHVH*, *en vain peine qui bâtit en elle*. Mais que doit-on entendre par *en elle* ? Il semble bien qu'il s'agisse de la *maison*. Ainsi donc *IHVH* et quiconque *bâtit* ne se rencontrent pas seulement dans l'opération mais aussi dans son résultat, qui leur est commun, dans l'œuvre, dans la *maison*.

Il y a plus encore. En effet, en intervenant, *IHVH* ne supprime pas la *peine* de quiconque *bâtit* mais il lui évite de la dépenser en pure perte, *en vain*. En d'autres mots, la *peine* ne vaut que par la coopération, sans aucune *peine*, de *IHVH*. Tout se passe donc comme si *IHVH* apportait à qui *bâtit* une contribution dépourvue de toute valeur mais non sans effet.

L'exemple pris de la construction, de la *maison*, parle très sensiblement à l'imagination. On peut, en effet, facilement se représenter les gestes indispensables à la construction d'un édifice. Toutefois, la coopération et, si l'on ose dire, le compagnonnage de *IHVH* se produisent aussi dans des conduites moins visibles comme, par exemple, la *veille* :

*Si IHVH ne garde la ville,  
En vain qui garde veille.*

On passe de la *maison* à la *ville*. L'espace est toujours circonscrit, fermé, mais son étendue et sa contenance s'accroissent. L'œuvre est moins matérielle. On passe de *bâtir* à *garder*. Surtout, il ne s'agit plus de *peine* mais de *veille*. La dépense y est plus mentale qu'avec la *peine*. À la différence de celle-ci, la *veille* est moins un moyen, une dépense onéreuse. On pourrait presque la confondre avec le résultat qu'on recherche. Elle est « comme » une *maison* dans laquelle on habite déjà. Elle tend à valoir pour elle-même, même si l'on pressent cependant que la *veille* attentive, continue, constitue une protection contre les assauts éventuels qui pourraient détruire la *ville*.

Quoi qu'il en soit du caractère plus spirituel propre à la *garde* et à la *veille*, ni l'une ni l'autre n'ont de consistance ni de succès sans l'intervention de *IHVH*. L'absence de cette dernière ruine toute l'efficacité qui pourrait s'attacher à elles, car par elles-mêmes elles sont sans effet.

Il faut aller jusqu'à la racine la plus intime du souci, là même où l'on peut s'imaginer qu'il se nourrit de se dépenser, comme si le *labeur* était un aliment, assurait de quoi *manger* :

*En vain, pour vous,  
Que d'avancer le lever, que de retarder le coucher,  
Que de manger un pain de labeur :*

La *vanité* n'est plus un spectacle qu'on pourrait observer, qui serait en face de chacun, apparent comme un motif sur un tableau : elle est, pour quiconque, à la source même de son existence. Aussi bien convient-il d'en parler maintenant non plus comme un constat qu'on rapporte, comme une description objective, mais dans un discours explicitement adressé, dont chacun peut éprouver en lui-même la vérité : *En vain, pour vous...*

Au fond, puisqu'il faut *veiller*, pourquoi donc ne pas tenter de supprimer ou, du moins, de réduire le temps, essayer de lui échapper, convertir en *labeur* ce qu'il comporte en lui d'improductif du fait du repos auquel il est bien difficile de se soustraire ? Or, *avancer le lever, retarder le coucher* ne sert de rien. Autant prétendre qu'on peut refaire ses forces, comme avec du *pain*, en épuisant celles-ci jusqu'à en souffrir ?

Ici, la densité du texte hébreu passe difficilement dans une traduction. Il revient donc au commentateur de signaler que le terme, rendu par *labeur*, non seulement connote la douleur mais n'est pas sans parenté réelle avec celui qu'on utilise pour désigner l'idole. Dès lors, le *pain de labeur* signifierait l'illusion, comme lorsqu'on se fabrique une idole, que le *labeur*, quand il nous mine, nous entretient, voire nous sauve. Étrange coïncidence de l'anéantissement et de la construction, quand on *bâtit*, ou, quand on *veille*, de la *garde* et de la perte !

Il se pourrait toutefois que, jusque dans les contradictions d'une telle conduite, quelque chose se dise, mais en creux et même, littéralement, en *vain*, d'une vérité à côté de laquelle on

passé, qu'on néglige, mais qu'un rien, une nuance qui change tout, permet d'énoncer. En effet, avec le *lever* et le *coucher*, il y va du temps du repos, comme on l'a observé. Il y va donc du *sommeil*.

Or, le *sommeil* est-il réfractaire à l'intervention de *IHVH* ?

### ***Le sommeil et le don***

*Il en donne autant à son bien-aimé en sommeil.*

La traduction qu'on lit ici est à dessein ambiguë. Faut-il entendre *en sommeil* comme une qualification du *bien-aimé*, comme une façon de signifier qu'il dort ? Ou bien faut-il comprendre que *en sommeil* fait connaître la nature de ce que *donne IHVH*, en quoi consiste le *don* qui est fait ? On s'accorde en général sur la difficulté que présente la lecture de cette phrase. Il est remarquable, en tout cas, que les versions anciennes du texte invitent le lecteur à adopter la deuxième traduction : le *sommeil* y apparaît nettement comme l'objet même du *don* accordé au *bien-aimé*.

Pourquoi, ici, ne choisit-on pas une signification plutôt qu'une autre ? Pourquoi maintient-on l'équivoque ?

Avant tout parce que l'accent est mis, semble-t-il, sur le fait même de *donner*. Dès lors, il importe moins de savoir si le *bien-aimé* est endormi ou si le *sommeil* lui est octroyé comme une faveur de *IHVH*. Dans l'un et l'autre cas le *sommeil* est l'équivalent - *il en donne autant* - de ce qui était précédemment soit *peine*, chez celui qui *bâtit*, soit *veille*, chez celui qui *garde*. Tout au plus peut-on observer que le thème du *sommeil* fait évidemment contraste avec celui de la *veille* qui, par contraste et pour une lecture rétrospective, le prépare. Mais la pointe de la pensée réside dans le *don* lui-même. Il est le fait de *IHVH* seul, alors que *bâtir* et *garder* étaient attribués à *IHVH* et à un autre agent. Ainsi donc, quelque fonction que remplisse le *sommeil* dans la phrase, ce qui est sûr, c'est que le mot même de *sommeil* est associé au *don*, et celui-ci est compris comme le propre de *IHVH*.

Dans ces conditions on peut comprendre que, même si *IHVH ne bâtit ni ne garde*, il ne rompt pas la communication. Pour que celle-ci soit maintenue il n'est pas nécessaire qu'il *bâtisse* ou qu'il *garde*. À supposer donc que sa coopération manque et que, par conséquent, la *peine* et la *veille* s'exercent *en vain*, il a sa manière à lui de se rendre présent. Or, il n'est pas impossible de découvrir quelle est la modalité de cette présence. Elle est énoncée en toutes lettres dans le Psaume : c'est le *don* par *amour*, à moins que ce ne soit, plus simplement encore, le *don* de l'*amour*. Dans les deux cas, le *don*, si l'on peut dire, vient à la place de tout ce qui relèverait encore de l'œuvre. Le *don* est, comme on voudra, au delà ou en deçà de toute opération et de toute œuvre ou, si l'on préfère, autrement qu'opération et œuvre.

Au point où l'on est rendu, on peut se retourner vers les trois *En vain...* qui scandent la première partie du Psaume. Si l'on évoquait alors l'hypothèse d'un manque de coopération de la part de *IHVH*, ce n'était pas, en rigueur de termes, que sa coopération fût nécessaire au succès. En effet, son association à l'œuvre, *bâtir* ou *garder*, *peiner* ou *veiller*, était déjà étrangère à l'ordre de l'opération. Mais on pouvait faire la supposition qu'il vînt à s'y soustraire. En fait, on l'apprend maintenant, il aurait ainsi manifesté seulement, sinon son

indifférence à un tel ordre, du moins son appartenance à un autre ordre, celui du *don* et de l'*amour*.

Ce retour vers les raisonnements qui s'expriment dans le début du Psaume est bien loin d'être inutile. Car, maintenant, on va pouvoir vérifier si et comment, par la suite et jusqu'à la fin, on garde le cap qui vient d'être pris avec le *don* et l'*amour*.

### *Les fils et les ennemis*

*Voici, l'héritage de IHVH : des fils,  
Un salaire : le fruit des entrailles.*

On est aussitôt placé devant l'énoncé d'une pensée qui surprend. Car, enfin, si l'on raisonne selon une opinion largement admise, des *fils* peuvent *hériter* mais ils ne sont pas en eux-mêmes un *héritage*. Or, ici, on considère qu'ils sont *l'héritage de IHVH*. Que convient-il d'entendre par cette étrange expression ? Elle invite à soulever des questions qu'on n'attendait pas.

*IHVH* reçoit-il lui-même un *héritage* ? Ou bien serait-il lui-même un *héritage* que d'autres reçoivent ? Ou bien, enfin, est-ce lui qui décide en quoi consiste l'*héritage*, de quoi ou de qui il est fait ? Et il fixerait alors qu'il serait composé de *fils*.

Sur quelqu'une de ces trois questions qu'on s'arrête, on saisit mal en quoi des *fils* peuvent intervenir.

*IHVH* aurait-il lui-même des *fils* pour *héritage* ? Autre question : serait-il lui-même l'*héritage* de certains, qui seraient des *fils* ? Mais alors quels sont ces derniers ? Les siens ? Enfin, et l'on revient à la perplexité initiale, serait-ce donc le propre de *IHVH* que d'établir des *fils* en situation non pas d'*héritiers* mais d'*héritage* ? Mais alors qui donc *hérite* ?

Or, à lire la suite du Psaume, on peut estimer que toutes ces questions relèvent encore d'une ratiocination désormais désuète. En effet, elles sont balayées par cette phrase :

*Un salaire : le fruit des entrailles.*

Qu'est-ce qu'un *salaire* sinon ce qui est dû en échange d'un travail, d'une *peine* dépensée ? Accordons-le. Accordons aussi que le *fruit des entrailles* soit une métaphore pour désigner des *fils*. Mais qui donc produit un travail qui puisse lui être payé, comme on verse un *salaire*, par la naissance de *fils* ?

Certainement pas *IHVH*, qui *donne* et n'est pas payé.

Ainsi avait donc surgi, avec le *bien-aimé en sommeil*, une figure qui n'était ni celle du *bâtisseur* ni celle du *veilleur* ni même celle de l'ouvrier laborieux écrasé par son travail. Or, cette figure se déclare maintenant comme celle de l'homme ou, plutôt, du *héros*, du *brave*, qui vit d'avoir des *fils* ou, plus exactement, de les recevoir sans avoir rien fait pour les produire, sans qu'ils soient de ses œuvres, puisqu'il est *en sommeil*, qui les reçoit comme un *héritage*. En cela consiste l'*héritage*, d'abord énigmatiquement présenté comme *héritage de IHVH*.

Paradoxalement, pour ce *héros*, pour ce *brave*, de tels *fil*s sont les moyens dont il dispose et qui le rendent fort et même redoutable, en tout cas bien armé pour la bataille :

*Comme des flèches dans la main du héros :  
Ainsi les fils de la jeunesse.*

Or, on s'en souvient, l'opération et les œuvres concernaient d'abord ce qui était encore extérieur, la *maison* qu'on bâtit dans la *peine*. On les discernait encore dans la *ville* qu'on *garde* et sur laquelle on *veille*. Elles intervenaient dans ce qui est le plus intérieur, dans la lulette décevante, toujours perdue d'avance, pour arrêter le cours du temps, au risque de se détruire soi-même en *mangeant un pain de labeur*.

Cette opération et ces œuvres qui épuisaient et qui, finalement, auraient anéanti celui qui s'y livrait ont certes été dépassées par le *don de IHVH à son bien-aimé en sommeil*. Cependant, maintenant qu'elles ont perdu leur virulence fatale, elles gardent leur puissance. Celle-ci transparait jusque dans ce nom de *fil*s que porte l'*héritage de IHVH*. L'hébreu en conserve la trace jusque dans la racine des mots : des *fil*s (*bènei*) même quand ils sont un *don*, sont encore comme une *maison bâtie* (*yibnèh*). Mais la puissance maintenant ne se tourne plus contre soi : on peut se mettre *en marche*, aller sans *honte* au-devant des *ennemis*, à la *porte*, et leur *parler* :

*En marche, le brave qui en a rempli son carquois !  
Ils n'ont pas honte quand ils parlent aux ennemis à la porte !*

### ***La parole et la porte***

La *maison* et la *ville* ont une *porte*. Et pourquoi *bâtir*, pourquoi *veiller*, sinon pour pouvoir se défendre et être à l'abri des incursions des *ennemis* ? Oui, mais avec quelles armes *dans la main* ? Car, assurément, elles sont bien singulières ces *flèches* à quoi sont comparés des *fil*s, le *fruit des entrailles*. Et, surtout, pourquoi le combat se réduit-il à *parler* ?

Pour répondre à toutes ces questions il faut revenir sur le chemin parcouru depuis qu'on a renoncé à *bâtir*, à *garder en veillant*, à *manger un pain de labeur* en s'imaginant qu'on pourra en finir avec le temps qui passe.

Sans doute le *don* et l'*amour* ont-ils changé toute l'économie. En effet, qu'est devenu le *salair*e quand on en *hérite*, donc sans avoir rien fait pour le mériter, et qu'en outre, tel un *fruit*, il vient du plus intime de soi, des *entrailles* ?

N'est-ce pas cette révolution inouïe qui s'atteste quand, au lieu de se battre, on se *parle* ?

Car, au lieu même où des luttes féroces et des assauts furieux pourraient ensanglanter le sol, à la *porte*, voilà que retentit le bruit des palabres, des conversations, bref, un entretien. Ceux qui sont nés et portent en eux leur vigueur intacte, comme elle fut pour chacun aux jours de sa *jeunesse*, des *fil*s, livrent un combat, oui, mais pas pour ne pas mourir, pas même pour survivre : pour l'alliance avec les *ennemis*, donc pour la paix. Et c'est tout autre chose !

Qui donc est au principe d'une telle transformation, non pas comme un opérateur ni même comme un acteur, mais comme une présence qui s'efface à la fois et s'affirme, qui *donne* et qui *aime* ?

*Il en donne autant à son bien-aimé en sommeil.*

Son nom est inscrit, il court partout, comme un lien, mais il est imprononçable, incommunicable, lui qui préside à toute communication :

*Si IHVH ne bâtit la maison...  
Si IHVH ne garde la ville...  
Voici, l'héritage de IHVH : des fils...*

Clamart, le 4 septembre 2007